

## LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE PAR LA MESSE

**D**ANS l'Eglise, peuple de Dieu, tous les membres sont appelés à se sanctifier, à tendre vers la plus haute sainteté, conformément à leur état et à leur appel propre.

La sanctification n'est pas seulement affaire de croissance individuelle dans les vertus, qui conduirait chacun, plus ou moins valablement, « aux plus hauts sommets » comme au terme reposant d'une ascension fatigante. La sainteté, qui normalement doit être en croissance chez tout baptisé, est celle de l'Eglise entière. Et elle met ce baptisé, avec toute l'Eglise, en une intense activité cultuelle : l'offrande à Dieu de sa vie individuelle, unie à l'offrande de l'humanité régénérée, et, par là, la consécration du monde.

Telle est la doctrine, traditionnelle certes, que vient de remettre en pleine lumière Vatican II dans la Constitution dogmatique sur l'Eglise, en des pages comme celle-ci :

Puisque le Christ Jésus, Prêtre souverain et éternel, veut continuer son témoignage et son service par les laïcs aussi, il les vivifie par son Esprit, et les pousse sans cesse à toute œuvre bonne et parfaite.

A ceux qu'il associe intimement à sa vie et à sa mission, il donne aussi une part de sa fonction sacerdotale pour exercer un culte spirituel, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. C'est pourquoi les laïcs, consacrés au Christ et oints du Saint-Esprit, sont, d'une façon admirable, appelés et équipés pour que l'Esprit produise en eux des fruits toujours plus abondants. Toutes leurs œuvres, leurs prières et leurs entreprises apostoliques, leur vie conjugale et familiale, leur travail de chaque jour, leur détente intellectuelle et corporelle, si tout cela se fait dans l'Esprit, et même les peines de la vie, si elles sont supportées avec patience, deviennent des « hosties spirituelles, offertes à Dieu par Jésus-Christ » (I P. 2, 5), qui dans la célébration de l'eucharistie sont offertes pieu-

sement au Père avec l'offrande du corps du Seigneur. Aussi les laïcs, agissant saintement partout comme adorateurs, consacrent à Dieu le monde lui-même. (LG n° 34) <sup>1</sup>.

Que peut signifier, dans ce contexte, l'expression « sanctifier le dimanche » ? Parler d'une « sanctification » du dimanche, c'est entendre celle-ci au sens biblique de « sanctifier », c'est-à-dire « mettre à part ». Ce jour, il faut le mettre à part dans la succession hebdomadaire. Il doit résonner autrement que les autres dans la vie humaine. Pas plus que le nom de Dieu, ni tout ce qui touche à son culte, il n'est du domaine profane. Sa « consécration » religieuse, il la reçoit du sacrifice du Seigneur Jésus qui, en en faisant « son » Jour, signe anticipé du dernier Jour, le sanctifie par son sacrifice pascal.

Il y a ainsi un lien entre la sanctification subjective du chrétien dans l'Eglise et la mise à part (« sanctification ») objective du jour du Seigneur; et, à la jonction, se réitère l'offrande du Christ, qui unit à son sacrifice celui de son Eglise.

A la lumière de Vatican II, notamment des deux Constitutions déjà promulguées sur la Liturgie et sur l'Eglise, ces deux données : sainteté du Chrétien dans l'Eglise et valeur du jour du Seigneur sanctifié par l'Eucharistie, peuvent être revues dans leur étroite conjonction, celle qui conduit à faire de la participation à la messe du dimanche une obligation grave pour le chrétien <sup>2</sup>.

1. Abréviations :

LG = *Lumen Gentium*, Constitution dogmatique sur l'Eglise (Vatican II).

SL = *De Sacra Liturgia*, Constitution sur la Liturgie (Vatican II).

Ces textes sont cités d'après la traduction française des éditions du Cerf.

2. « Le caractère sacré et la structure organique de la communauté sacerdotale sont réalisés effectivement, et par les sacrements et par les vertus. Les fidèles, incorporés à l'Eglise par le baptême, sont députés par le caractère pour le culte de la religion chrétienne, et devenus fils de Dieu par une nouvelle naissance, ils doivent professer devant les hommes la foi qu'ils ont reçue de Dieu par l'Eglise... Participant au sacrifice eucharistique, source et sommet de toute la vie chrétienne, ils offrent à Dieu la divine victime, et eux-mêmes avec elle. Ainsi, soit par l'oblation, soit par la sainte communion, tous, non pas indistinctement, mais chacun à sa façon, jouent leur rôle propre dans l'action liturgique. Et nourris du corps du Christ dans la sainte assemblée, ils manifestent de façon concrète l'unité du peuple de Dieu, qui est heureusement signifiée et merveilleusement réalisée par ce très auguste sacrement » (LG, art. 11).

« L'Eglise célèbre le mystère pascal, en vertu d'une tradition apostolique qui remonte au jour même de la résurrection du Seigneur, chaque huitième jour, qui est nommé à bon droit le jour du Seigneur, ou dimanche » (SL, art. 106).

« ... Le Concile exhorte vivement les pasteurs à enseigner activement aux fidèles, dans la catéchèse, qu'il faut participer à la messe entière, surtout les dimanches et jours de fête de précepte » (SL, art. 56).

## I

## AUX SOURCES DE LA SAINTETÉ PERSONNELLE

*La messe et la sainteté personnelle.*

La messe doit exprimer ce qu'elle réalise. Elle est source de la sanctification des fidèles, par l'actualisation du mystère du salut. Elle est appel explicite à vivre selon la condition baptismale, par l'audition directe et actuelle de la Parole de Dieu. Elle permet à chacun, participant actif, d'y apporter le plus concret de sa vie pour en faire matière d'offrande et contribuer ainsi à la consécration du monde. Exercice éminent du sacerdoce du Christ, elle l'est aussi, pour chaque fidèle, de sa propre condition sacerdotale participée de celle du Seigneur.

Elle est donc le lieu privilégié où s'exprime la sainteté du baptisé et le moyen non moins privilégié de la croissance subjective de cette sainteté. Celle-ci s'exprime en actes de vertus, surtout en charité théologique, qui est union amoureuse à la volonté du Père. La messe, dans et par le Christ, qui ne se nourrit d'autre nourriture que de la volonté du Père, avive en chaque participant conscient cette union de tout son être à la totale soumission du Serviteur. Elle le reporte aussi, en quelque sorte, vers une union de charité active avec tous ses frères, par la communion sacramentelle au Corps du Christ et, à travers lui, à toute l'humanité qu'il aime et pour laquelle il répand son sang.

La messe est fondamentalement au cœur de la démarche sanctifiante du chrétien. Mais, ce qu'elle est et ce qu'elle réalise, il faut que toujours mieux les rites le signifient, pour l'exprimer à la foi du fidèle et en être comme un signal d'appel pour l'incroyant ou le baptisé assoupi. D'où les lignes de construction du renouveau liturgique et le sens même des lois-cadres que le Concile s'est données pour engager la réforme et l'évolution des rites. Tout ce qui pourra contribuer à éveiller chaque fidèle à son appel à la sainteté et à l'exercice de son sacerdoce dans et par la messe sera bienfaisant et utile<sup>3</sup>.

3. « Notre Sauveur, à la dernière Cène, la nuit où il fut livré, institua le sacrifice eucharistique de son Corps et de son Sang pour perpétuer le sacrifice de la croix au long des siècles, jusqu'à ce qu'il vienne, et en outre pour confier

*Le dimanche, climat sanctifiant.*

Or, c'est en ce sens que depuis toujours a été envisagé, construit et aménagé le dimanche. L'ensemble du dimanche est au service de la célébration eucharistique, laquelle contribue, au sens le plus plénier du terme, à la sanctification du fidèle. Il l'est par l'effort de rupture de rythme qu'il impose, ce qui signifie que la vie profane et quotidienne n'est pas un tout en soi, ni un but absolu. Un « autre chose », un « au-delà » est attendu : cette condition eschatologique du Chrétien et du monde, qui est à venir, certes, mais qui est cependant déjà en train de se construire. Les apparences vont contre cette vision de foi, que le Concile a si nettement rappelée<sup>4</sup>. Raison de plus pour obliger à l'expérimenter dans des signes, comme l'est cette rupture d'avec la vie courante, idéalement réclamée par le dimanche chrétien.

Cette coupure n'est pas uniquement négative, pas plus que la vie dans l'Esprit n'est simplement fuite d'un monde de péché. Elle est positive : vivre dans la sainteté de son état, c'est pour le Chrétien être en paix avec soi-même, et en fraternité avec le Christ et les autres. Le dimanche chrétien tend à être un jour exceptionnel, où puisse se vivre intensément la présence nécessaire à soi-même, qui n'est pas introspection ou narcissisme, mais prise en main, consciente et dense, de sa vie et de sa personnalité, dans la vérification de sa vocation propre.

Il favorise une présence à Dieu que la vie courante ne permet pas à un tel degré d'intensité. Sa Parole peut être lue et entendue avec attention et clairement. Le recul, relatif mais réel, par rapport aux requêtes des occupations et

à l'Eglise son épouse bien-aimée, le mémorial de sa mort et de sa résurrection : sacrement de l'amour, signe de l'unité, lien de la charité, banquet pascal dans lequel le Christ est mangé, l'âme est comblée de grâce, et le gage de la gloire future nous est donné » (SL, art. 47).

« Aussi l'Eglise se soucie-t-elle d'obtenir que les fidèles n'assistent pas à ce mystère de la foi comme des spectateurs étrangers et muets, mais que, le comprenant bien dans ses rites et ses prières, ils participent consciemment, pieusement et activement à l'action sacrée, soient formés par la parole de Dieu, se restaurent à la table du Corps du Seigneur, rendent grâces à Dieu; qu'offrant la victime sans tache, non seulement par les mains du prêtre, mais aussi unis à lui, ils apprennent à s'offrir eux-mêmes et de jour en jour soient consommés par la médiation du Christ dans l'unité avec Dieu et entre eux pour que, finalement, Dieu soit tout en tous » (SL, art. 48).

« C'est de la liturgie, et principalement de l'Eucharistie, comme d'une source, que la grâce découle en nous et qu'on obtient avec le maximum d'efficacité cette sanctification des hommes dans le Christ et cette glorification de Dieu, que recherchent, comme leur fin, toutes les autres œuvres de l'Eglise » (SL, art. 11).

4. LG, ch. 7.

de leur cortège de préoccupations journalières, permet le survol et une meilleure appréciation des événements quotidiens, trop souvent plus subis que vécus. Ces événements peuvent alors être lus en profondeur, comme des paroles de Dieu directes et très personnelles. Par ce que favorise le dimanche, la halte, le calme, le silence, le repos font l'effet d'une retraite, brève mais réelle, qui permet à chacun de faire une sorte de re-lecture de sa vie passée, de mieux vivre l'« *hodie* » de Dieu, de s'insérer à nouveau pour demain dans la trame connue et pourtant toujours inédite du mystère actuel du salut s'exerçant dans sa propre vie.

Le dimanche assure aussi la présence aux autres dans la gratuité et la possibilité non contenue de s'y livrer. Moins que jamais les exigences de la vie moderne ne favorisent ou même ne permettent cette présence du père à la famille, de la famille à elle-même, aux parents éloignés ou âgés, aux malades et aux isolés, aux groupes d'amis, de compatriotes, etc. Il faut un jour exceptionnel pour la faciliter. Ces diverses formes de présence ne vont d'ailleurs pas contre la rupture d'avec les soucis et le cadre de la vie quotidienne. Mais celle-ci ne procure souvent qu'une présence presque mécanique aux choses et aux êtres. La présence dominicale rend attentif aux personnes, à Dieu Trinité, à ses fils, nos frères en humanité et à nous-même.

Que dire aussi du climat de ce jour unique dans la semaine ? Rien ne devrait l'empêcher d'être fait de détente, de joie, de maîtrise de soi, d'une sorte de respiration profonde renouvelée, comme on la retrouve après des semaines de vrai repos; somme toute, de plénitude, mais d'une plénitude différente du surmenage et de la surcharge accaparante !

#### *La valeur de la messe en ce jour exceptionnel.*

S'il est bien vécu, le dimanche ne sera pas une évasion du quotidien, qui reprendra demain, et qui n'est même jamais tout à fait absent aujourd'hui : il saura ainsi rappeler que si chaque fidèle participe à un sacerdoce saint, c'est en n'étant pas du monde, sans cesser toutefois d'être dans le monde.

Situation inconfortable, si on l'envisage dans son paradoxal écartèlement. Situation qu'on voudrait fuir en annulant plus ou moins consciemment une de ses données antinomiques. Mais situation unique, exceptionnelle, pour la-

quelle Dieu révèle un soin vigilant, tant elle est indispensable non seulement pour permettre de se sauver vaille que vaille en se hissant comme des privilégiés dans l'arche de Noé, mais pour que, par le Christ, en Lui et avec Lui, nous qui sommes dans le monde, offrions à la transformation rédemptrice ce monde tout entier, le consacrant en nous sanctifiant nous-mêmes.

C'est ce que réalise éminemment la messe. Quotidiennement elle met chaque participant en état d'exercer son sacerdoce et sa croissance dans sa sanctification propre. Il en va comme de l'exercice quotidien de facultés intellectuelles, ou même de la mise en œuvre d'un mécanisme de nutrition par des repas réguliers. Mais le profit en est accru lorsque la messe, comme ces repas, est reçue et exercée dans une ambiance qui la favorise. C'est un des buts et des bienfaits du dimanche. Tel que la tradition l'a peu à peu construit et maintenu, il enrobe la messe d'un climat qui rend celle-ci bien plus profitable, pour le baptisé qui y participe et s'y offre. En fonction même de cet impératif, les valeurs du dimanche chrétien sont à discerner et à sauvegarder. Sans craindre d'en réduire les horizons parce qu'on mettrait le dimanche « au service » de la messe : car la célébration de l'Eucharistie est tellement la source, le terme et comme le résumé de toute la condition chrétienne dans ses données globales et antinomiques, que la favoriser à tout prix et faire converger vers elle les efforts pastoraux ne risque pas, loin de là, de réduire les perspectives de ce jour que l'Eglise veut maintenir si unique.

#### *Une sainteté actualisée dans l'Eglise.*

L'éveil spirituel du baptisé comporte une découverte de sa condition dans l'Eglise. Celle-ci se fait à longueur de vie, au sein de la communauté ecclésiale. Mais il est bien évident que la participation au sacrifice eucharistique en est un temps privilégié. La nature même de ce sacrifice, le fidèle doit la découvrir progressivement dans la foi : sacrifice du Chef et de son corps uni à Lui. Sacrifice où l'Eglise s'offre, et, avec elle, le monde dans lequel elle est comme un levain de transformation. Sacrifice où s'achève l'Eglise en apportant le couronnement à son action et à sa mission.

Les signes liturgiques de la célébration eucharistique développent ce thème de l'Eglise et font faire au partici-

pant une expérience très concrète de la nature, et de la mission et du mode d'action propres au Peuple de Dieu. Peuple pris dans le tout-venant de l'humanité; il suffit de regarder qui participe avec soi à la messe pour s'en convaincre : ces fidèles viennent de tous les horizons sociaux, culturels, professionnels, géographiques; ils sont de tous âges, mentalités, coutumes et costumes. Peuple choisi et convoqué par un appel gratuit, vécu une fois encore dans la réponse à la convocation de la messe. Peuple de pauvres, de publicains et de pécheurs, qui tous ensemble se frappent la poitrine, reconnaissant leur condition pécheresse — y compris le célébrant — et venant quêter le salut. Peuple qui s'unit pour n'avoir plus qu'un cœur et qu'une âme, ce dont il exprime la réalité, dans l'unité de l'assemblée et l'unanimité des expressions et des attitudes. Peuple qui écoute l'appel actuel de son Dieu dans l'audition de la Parole proclamée, expliquée, appliquée pour « aujourd'hui » à cette assemblée d'aujourd'hui. Peuple qui sait que le mystère du salut est une histoire toujours en cours, dont il va prendre la mesure pour le temps présent et la génération actuelle : seuls ces croyants-ci vont expérimenter pour le jour présent la dimension actuelle du salut : l'« *hodie* » de Dieu est pour le « *hodie* » de « cette » assemblée eucharistique et pas d'autre. Peuple qui revit l'Incarnation, la Passion, la Résurrection et l'Ascension de son Sauveur, qui est aussi son Maître et son Frère. Peuple de prêtres, qui peut rendre au Père, dans une action de grâces formelle et prolongée, par le Christ, avec Lui et en Lui, tout honneur et toute gloire, pour tous les temps, certes, mais nommément aujourd'hui par la bouche de cette génération. Peuple qui peut solliciter la grâce de l'instauration du Royaume et oser dire à Dieu, dans le *Pater* : « Abba, Père. » Peuple qui peut s'asseoir à la table commune et voir le Christ nouer le tablier et venir lui servir le banquet de la Nouvelle Alliance. Peuple concret et actuel qui expérimente en son sein la variété des fonctions et des ministères, manifestée par la diversité des interventions à la messe; mais c'est un unique Esprit qui distribue ainsi ses dons. Peuple en croissance, qui voit venir à la célébration les catéchumènes et n'oublie pas ceux que travaille la grâce de l'Esprit, même s'ils n'ont pas découvert dans la foi le chemin de la célébration. Peuple qui sait être un petit ferment dans le monde des hommes de son temps, et va retourner vers eux, porteur de la paix, de la charité et du message du Christ; car ce peuple a une

mission prophétique. Peuple en marche vers la consommation du ciel, uni qu'il est, consciemment, à ses membres parvenus au terme et qu'il rejoint dans la célébration, surtout la Vierge Marie.

Vatican II vient de remettre en pleine lumière la consistance propre de ce peuple que Dieu s'est acquis, peuple saint, peuple de rois, de prophètes et de prêtres. Les conséquences de ce retour aux sources et de cette nouvelle lumière sur la nature de l'Eglise sont encore actuellement incalculables pour le progrès spirituel des fidèles, pour l'élan apostolique et le sursaut missionnaire, pour le rayonnement dans le monde de la charité du Christ. Il faudra que tous les fidèles soient rééduqués à ce sens renouvelé de l'Eglise dont ils sont membres à part entière. Or, la célébration de l'Eucharistie, à laquelle au minimum ils sont obligatoirement convoqués chaque dimanche, est admirablement apte à le leur révéler. Encore faut-il que cette signification profonde et multiforme de la célébration efficace de la messe soit clairement manifestée, dans un contexte révélateur.

#### *La manifestation de l'Eglise dans la messe dominicale.*

C'est ici qu'intervient cet enrobage de la messe dont nous parlions plus haut. Il faut que la messe soit communautaire. Il faut qu'elle soit solennelle. Il y faut une participation consciente, mais aussi active et variée. Il faut une communion aussi totale que possible dans le Christ. Il faut une prise de conscience historique du salut par Jésus-Christ de ce monde-ci, de cette génération-ci. Il faut une offrande de ce monde par ceux qui y vivent aujourd'hui, pour qu'il soit sanctifié. Il faut une rupture qui révèle la condition eschatologique de l'Eglise. Il faut une insertion dans la vie qui manifeste la présence au monde de cet instrument de son salut qu'est l'Eglise.

La messe basse, privée, ne peut quotidiennement exprimer tout cela. La messe commune, solennelle, du dimanche le peut. A condition que le dimanche ne transpose pas une sorte de messe privée un peu solennisée. Cela dépend du fidèle : s'il ne cherche qu'un accomplissement individuel d'un précepte personnel, il ira à n'importe quelle messe, la plus proche, la plus commode pour lui, parfois la plus rapide, celle qui bouleversera le moins ses habitudes personnelles, comme un célibataire cherche le restaurant en *self-service* le plus commode et se hâte de



le quitter après avoir consommé seul et pour peu de frais. Cela dépend aussi de toute la communauté : si elle réagit collectivement dans un sens réductif, elle n'éduque pas à ce dépassement qui conduirait, de messe en messe, à la découverte du mystère de l'Eglise, découverte capitale pour la vie spirituelle. Cela dépend donc, au moins encore actuellement, tant que de véritables équipes liturgiques ne sont pas constituées autour des messes paroissiales, du chef de la communauté et de sa propre conception de l'obligation de la messe dominicale. A-t-il simplement mission de faciliter l'accomplissement d'un précepte privé ? En ce cas, s'il est dévoué, attentif à ses paroissiens les plus besogneux, les plus éloignés ou les plus exigeants, il multipliera le service des messes dans toute la marge de l'horaire disponible et en allant jusqu'aux limites canoniques du nombre de messes qu'il a le « droit » de « dire » un dimanche : tel le restaurateur complaisant et consciencieux qui multiplie les services de repas, regrettant de ne pouvoir en faire davantage, même pour les isolés. Ce pasteur souhaitera même que — pour faciliter une libération de la journée du dimanche, pour des particuliers ou des groupes saisis par l'évolution sociale des loisirs qui prennent, l'hiver comme l'été, tout le dimanche — le « service » de la messe d'obligation puisse être ouvert, par anticipation, dès le samedi soir, dans certains lieux de culte bien précis<sup>5</sup>.

Or tout l'effort pédagogique traditionnel de l'Eglise consiste à favoriser la célébration hebdomadaire de l'Eucharistie (c'est un rythme profondément naturel), en l'entourant de possibilités, d'une sorte de climatisation qui favorise non seulement la montée spirituelle individuelle mais aussi une expérience de ce qu'est l'Eglise, sans laquelle il n'y a pas de sanctification personnelle réaliste, concrétisée dans la vie courante, et sans cesse en croissance, sous le régime même de la « communion des saints ».

Le dimanche a pu progressivement être conquis sur la vie sociale pour réaliser cette ambiance. Il est grand jour de vie en Eglise et d'expérience de la réalité de cette Eglise, peuple de Dieu varié, immense, élu, éduqué et nourri par

5. Ne sait-il par la grande presse que le Saint-Siège a accordé cette permission pour les catholiques de l'Etat d'Israël ? Mais il s'agit, *in casu*, de permettre de faire se rejoindre la célébration hebdomadaire de l'Eucharistie communautaire avec le jour socialement férié qui, évidemment, dans un Etat hébraïque, est le Sabbat, et non le « lendemain du Sabbat », jour de la Résurrection.

Dieu, envoyé en mission dans le monde. Le repos, le déplacement pour aller à la messe, le rassemblement, l'assemblée et ses fonctions diverses, le temps même qu'il est loisible de passer ensemble à l'occasion de la messe et après, la vie fraternelle des Chrétiens d'une région qui s'y exprime et le retour à la vie dans le monde (mais, pour ce jour au moins, avec des relations renouvelées, image anticipée du renouvellement en cours par la Rédemption), les loisirs, les activités plus gratuites, les rencontres détendues, tout cela est d'une extrême importance pour révéler l'Eglise, cette Eglise dont l'Eucharistie est la source et le terme.

Seul le dimanche, dans le déroulement des jours, peut signifier le mystère essentiel, propre à la foi de l'Eglise, couronnement du mystère du salut : que le Christ, mort pour tous, est ressuscité d'entre les morts (c'était le lendemain du Sabbat) et, monté au Ciel, a pu nous donner son Esprit (c'était un lendemain de Sabbat). Il est vraisemblable que même les Chrétiens de l'Etat d'Israël, lorsqu'ils anticipent leur dimanche au samedi légal, sont tendus vers ce lendemain du Sabbat d'où tout est venu pour le renouvellement du monde et pour la naissance et la mission de l'Eglise.

Ainsi, le dimanche est pour l'Eglise un contexte quasi indispensable à la célébration du mystère qui la constitue et que réalise, en le célébrant, toute messe. Elle la constitue comme Eglise sainte; ce qui est fondamental, au sein d'un monde qui fut mis tout entier sous le pouvoir du Malin. Et cette sainteté, note essentielle de l'Eglise, doit être diffractée aussi dans la génération présente par l'Eglise une (l'unité de la sainteté), ouverte à tous et universelle (la catholicité de sa sainteté qui est celle du Christ), en rayonnant sur tout homme venant en ce monde (l'apostolicité de la sainteté). Or, il est évident que pour se réaliser ainsi dans le sens de sa nature et de sa mission, l'Eglise a besoin de se reprendre, de faire le point, pour favoriser une sorte de relance. Et cette reprise ne peut pas être réservée à une élite, comme le sont les retraites fermées ou même les recollections périodiques de militants : ce sont tous les baptisés qui doivent entrer dans ce processus de constante régénération de leur sens de l'Eglise. Il faut donc en aménager des conditions qui soient accessibles à tous, viables socialement et éducatrices même pour les plus simples. Le dimanche le permet, ce dimanche qui culmine en la messe. Séparerait-on jamais l'un de l'autre ? L'obliga-

tion de la sanctification du dimanche par la messe prend alors tout son relief : c'est l'Eglise entière qui en a besoin pour tous ses membres.

## II

### REQUÊTES PASTORALES

La réalisation même de ce qu'est l'Eglise est donc en cause dans la célébration dominicale de l'Eucharistie : il est très important de s'en souvenir. Cette célébration est un signe très expressif de l'importance hors pair du mystère pascal dans la vie de l'Eglise et pour la réalisation spirituelle de tout fidèle. Ce mystère transcende le temps ; mais il s'insère aussi dans l'histoire. La sainteté des fidèles dans la réalisation de l'amour de Dieu en eux et la transformation du monde par cette infusion de l'amour rédempteur sont hors des prises de l'expérience directe ; mais c'est dans l'histoire et pour des hommes concrets qu'elles se réalisent. Des signes sont donnés, tant de la source de cette grâce que de l'accomplissement qu'elle opère.

*Les mystères du salut accessibles à tous.*

La tâche, difficile mais capitale, de la pastorale est de faire s'exprimer historiquement le dynamisme de ce mystère, ce qui implique de tenir compte des circonstances concrètes de la vie des hommes. La démultiplication de la célébration de l'Eucharistie en est un élément capital pour rendre présente et accessible toute célébration en tout temps et en tous lieux. Mais cet effort de l'Eglise ne doit pas diluer, du fait des circonstances ou de la pression sociale, l'essentiel des qualités et des signes de la célébration, qui est historique et trans-historique à la fois, à l'image même de la présence eucharistique du Seigneur. Accessible en son lieu, la célébration devra cependant être un rassemblement varié, sans sélection, et aussi vaste que les limites humaines du déplacement le permettent. S'il y a de nos jours une éducation à faire, c'est bien dans le sens de l'effort pour aller rejoindre une assemblée eucharistique de cette qualité. Chaque fois qu'un fidèle du 20<sup>e</sup> siècle a eu l'occasion de participer à un très grand rassemblement

eucharistique à signification mondiale, ou même seulement de le voir, il en est revenu réveillé, stimulé dans sa foi.

Le passage du Seigneur en cette Pâque hebdomadaire qu'est la messe du dimanche doit être compréhensible. Si ce passage n'est pas perçu, ou si son langage est inaudible, la révélation du mystère pascal n'aura pas été faite. Il est donc très important que la messe du dimanche et le dimanche alentour de la messe fassent entendre le Seigneur qui passe et qui vient. Le langage, les signes liturgiques doivent être parlants pour le tout-venant des fidèles, au niveau de la moyenne de son intelligence et de sa culture. Là est la norme qui doit régir le choix de sa langue, l'adaptation des textes par les monitions ou les explications de caractère homilétique, le répertoire même des cantiques, qui peuvent puissamment expliciter la densité du message proposé. Toutefois, ce ne sont pas seulement les paroles qui révèlent; et, au moins cultivés comme aux plus jeunes, les signes diront souvent autant que les paroles, ces signes que sont la qualité du lieu, son décor, l'accueil, le groupement, l'allure générale de la célébration, la tenue du célébrant et de ses assistants, les diverses interventions. L'ensemble de ces signes, que le renouveau liturgique demande de favoriser parce qu'ils portent un message, seules des messes périodiques peuvent en faire les frais, si l'on ose dire. Et seules des messes où, avant et après la célébration, un climat est créé, une ambiance naît, une suite intervient dans le temps que l'on continue de passer les uns avec les autres, dans la conversation gratuite et joyeuse. Sans parler de cette suite immédiate à la conversion et à la nouvelle ouverture que la messe vient de procurer, qui fait poser par les fidèles ainsi renouvelés des gestes de charité, d'ambiance fraternelle, de contacts sociaux, de visite des pauvres, etc. Or, actuellement, seul le dimanche peut permettre cette pédagogie spirituelle qui prépare à la messe et en fait aussitôt porter les fruits perceptibles. On a trop dit : « Ils vont à la messe, et ils ne sont pas meilleurs que les autres ! » Ce n'est pas toujours faux, hélas ! Et ce sera même en partie toujours vrai, car le fidèle, ainsi que le célébrant, demeurent des pécheurs, non parvenus au terme de la transformation. Mais si tant de messes ont eu si peu de fruits, est-ce toujours la faute du baptisé qui y « venait » ? Y venir était, et demeure, de la part de beaucoup, une démarche que l'on peut estimer de bonne volonté. Mais à ce fidèle propose-t-on alors, par la mise en valeur soignée des signes

et des paroles, tout ce que la célébration devrait lui apporter et peu à peu lui révéler, et tout ce qu'elle peut soulever en lui ?

C'est donc un effort de pastorale renouvelé et concerté, qui s'impose et qui est loin d'être achevé. L'enjeu en est important, d'autant plus que les richesses de la condition baptismale et ses possibilités considérables sont actuellement lumineusement révélées, et que d'autre part les signes que porte en soi toute célébration sont en train de se renouveler très efficacement. Il faut donc sortir d'un ritualisme formaliste, qui ferait croire que la messe est stéréotypée; en fait, toute célébration doit être préparée. Des équipes — laïcs, religieuses, clercs — devraient se saisir de ce rassemblement hebdomadaire et en mettre au point soigneusement tous les signes et le message, pour conduire si possible chaque participant au seuil du mystère et lui faciliter la découverte de son Sauveur. La communauté paroissiale (ou interparoissiale) tout entière devrait se sentir concernée puisque c'est pour elle l'occasion privilégiée de rassembler ses membres (nous n'osons pas dire de se compter) et de leur donner la vive conscience qu'ils sont plus que des voisins ou des compatriotes : concitoyens du ciel, d'une citoyenneté qui dépasse les frontières humaines auxquelles on voudrait trop instinctivement réduire l'assemblée liturgique.

Le signe de cette double appartenance — à la cité humaine, et à la communauté des saints — le baptisé ne peut guère le manifester en semaine. Il le peut le dimanche. C'est à lui qu'il revient de donner le témoignage qu'au centre de ce jour il vit une rencontre exceptionnelle et transformante, non seulement pour sa vie morale et spirituelle secrète, mais aussi pour la cité terrestre. Car la transformation de ce monde par la grâce de la Rédemption valorise les relations les plus personnelles entre les hommes; rompt avec la lutte pour la vie et toutes les formes de servitude, y compris celle du travail; instaure le règne de la justice, de la paix et de l'amour; et tout cela, en partant du don total de soi qu'a fait le Sauveur en mourant et en ressuscitant. Il faut donc que ces valeurs de la cité terrestre en transformation — que l'Eglise reconnaît comme chrétiennes — chaque fidèle les identifie, les manifeste et les vive avec tout homme quel qu'il soit. Le dimanche social, au moins tel que l'a aménagé l'Occident christianisé, est à sauvegarder en ce sens. Mais il faut aussi que le fidèle témoigne qu'il puise à une source propre et uni-

que : l'Eucharistie du Sauveur. Sa démarche eucharistique doit donc être connue et vérifiable : elle attestera ainsi l'origine transcendante de la transformation du monde, et le caractère collectif de la participation à cette communion transformante. Elle peut aussi être un signe du terme en lequel, dans son espérance, il attend que s'achève le changement du monde présent. Comment cet aspect public et collectif de la démarche vers l'Eucharistie, « *fons et culmen* », serait-il mieux manifesté que par la célébration dominicale ?

*Dans un monde en évolution.*

Il faut, certes, concilier cette vision idéale avec les impératifs ou les convenances de la vie sociale. A l'époque de saint Paul, il fallait prendre sur la nuit pour célébrer l'Eucharistie dominicale; à notre époque, faudra-t-il prendre sur la veille du dimanche... ?

Qu'une telle question se pose actuellement est un fait très révélateur des problèmes qui, inévitablement, surgissent et surgiront toujours lorsque l'Eglise, incarnée, doit situer des institutions au cœur d'une vie humaine tout normalement sociale, et donc aussi mouvante et profane. Les solutions ne découlent pas d'un syllogisme rigoureux. Elles relèvent de la recherche loyale de la conscience chrétienne éclairée, qui tient compte d'un double impératif : l'exigence de la tradition chrétienne la plus fondamentale, et celle de l'insertion du signe chrétien dans le contexte social contemporain.

On sait quels problèmes sont posés concernant le nombre de messes à assurer chaque dimanche. Les paroisses rurales minuscules, exagérément multipliées en France au siècle dernier, ne peuvent plus tirer profit d'une célébration eucharistique dominicale hâtive au sein d'une assemblée squelettique. Déjà le regroupement des messes du dimanche est amorcé, prélude au regroupement même de ces trop petites paroisses. Les requêtes de l'éducation chrétienne, les impératifs de la vie sacerdotale, et aussi la facilité croissante des communications imposent de poursuivre cet effort.

L'évolution urbaine pose d'autres questions : au-delà même de l'ouverture de nouveaux lieux de culte dans les quartiers périphériques en pleine expansion, on s'interroge sur la fonction de la paroisse urbaine et, concrètement, sur la nature de l'assemblée à maintenir ou à favoriser

dans les anciennes églises du centre des villes, qui devient de plus en plus lieu de travail en semaine et non lieu de résidence le soir. Le même citadin qui travaille ici réside, les soirs de semaine, en bordure de la ville et fuit, chaque samedi, soit vers sa résidence secondaire, soit, au hasard des routes et des saisons, vers des horizons toujours plus lointains. S'il cherche la messe, c'est alors suivant l'indication fortuite des croix-panneaux au bord des routes et, en tout cas, loin des lieux et hors de l'horaire principal où se déroulera son dimanche d'homme social ou de père de famille. Faut-il croire que, si les cadres sociologiques et géographiques qui liaient les hommes, le dimanche, à une communauté et à une église se distendent, la sanctification du dimanche va se dissoudre dans l'anonymat des migrations hebdomadaires et la laïcisation des loisirs ? Certainement pas. Mais, face à une telle mutation, inévitable, irréversible et probablement bonne, l'Eglise doit revoir très nettement quels impératifs elle doit sauvegarder et, au contraire, ce en quoi elle n'est pas liée — en ce domaine de la sanctification du dimanche, comme en certain nombre d'autres — par le contexte social périmé d'un temps et d'un lieu.

La pastorale du dimanche doit fermement tenir au rassemblement eucharistique des baptisés quels qu'ils soient, au jour hebdomadaire qui commémore la Pâque du Seigneur.

Elle doit souhaiter que cette célébration hebdomadaire de la Pâque soit compatible avec la détente individuelle et collective que la société veut de plus en plus offrir à l'homme contemporain.

Elle ne peut vouloir que, réagissant par légalisme formaliste, le fidèle se libère à bon compte de l'obligation grave de la sanctification du dimanche, réduite à sa moindre expression par le jeu de dispenses canoniques ou d'interprétations minimisantes.

\*  
\*\*

Et sans doute faut-il espérer qu'un visage nouveau du dimanche chrétien puisse se faire jour, qui serait très détendu, ouvert aux relations sociales, nourri en famille ou en groupes d'une plus ample écoute de la Parole de Dieu (remplaçant bien des « offices » du dimanche soir), et culminant dans la participation à l'assemblée eucharistique.

Cette messe ne sera sans doute pas toujours fréquentée au même endroit ni autour du même pasteur, mais elle sera toujours vaste, active et finalement — où qu'on la trouve — identique quant à l'essentiel de ce qu'elle doit être : la rencontre sanctifiante du Seigneur de Pâques, dans son Eglise, une et variée, apostolique et catholique parce que sainte.

JEAN VILNET,  
Evêque de Saint-Dié.